



CLAUDE-JEAN PHILIPPE

Jeunesse d'aujourd'hui

Mercredi 22 juin

C'est un peu délibérément qu'hier, premier jour de l'été, je me suis offert une curieuse soirée. D'un côté le foot, de l'autre **La Méridienne**.

D'un côté l'enjeu, de l'autre une suite de conversations enjouées entre jeunes gens d'aujourd'hui.

20 h 10. Je m'installe devant la télé avec mes cornichons (à la russe), mes carottes râpées et ma tranche de viande froide. Dehors, sur l'esplanade Beaubourg, un orage crépite quelques instants et puis se taît. Pendant ce temps, en Amérique, d'un bout à l'autre du continent, on attend désespérément la pluie. Les vaches mangent des cactus. Les veaux amaigris sont conduits à l'abattoir. Les cours de la viande baissent. Ceux du soja grimpent vertigineusement. Wall Street s'affole. Je suis sûr qu'à Hollywood une bande de scénaristes transpirants et assoiffés planchent déjà sur le thème de la grande sécheresse.

20 h 20. Je sais déjà que je ne verrai pas tout le match. La dernière séance de **La Méridienne** au « Ciné-Beaubourg » commence à 21 h 40. Tant pis, j'enregistre-rai la fin et je la regarderai à mon retour. Il fait très beau à Hambourg en cette heure sublime que chaque année j'apprécie davantage. J'adore que les jours n'en finissent pas de mourir, et que le seul sentiment de la nuit nous vienne par les ombres s'allongeant sur le gazon parfait du terrain.

20 h 45. Les vingt-deux athlètes se disputent la balle avec une âpreté, une férocité parfois, qui donne la mesure de l'enjeu. Je calcule mentalement que tous ces jeunes gens sont nés durant les années 60, lorsque les derniers spectres de la troisième guerre mondiale ont cessé progressivement de nous hanter. Ceux-là ne partiront jamais pour le front, comme leurs parents ou leurs grands-parents. Ils ne sont pas nés pour le tragique, mais pour la santé, l'énergie, la « gagne », comme on dit aujourd'hui, et je dois avouer que je trouve ce mot horrible. Le mot, mais pas la chose. Si j'étais hollandais ou allemand, j'aurais le cœur serré d'espoir à l'idée de cette place en finale que la France, il y a quatre ans, avait su conquérir, pour ma plus grande joie.

21 h 50. Lorsque je suis descendu, les Allemands menaient par un but à zéro, et je ne sentais pas les Hollandais en mesure de femonter le courant. Devant l'écran blanc du « Ciné-Beaubourg », je trouve le calme que je suis venu chercher.

— C'est sympa de venir voir **La Méridienne**, m'a dit la demoiselle qui m'a placé.

Ici encore le bon vieux soleil règne en souverain débonnaire. Une belle jeune fille aux lèvres admirablement dessinées sommeille sur un sofa de jardin. Un jeune homme plutôt bien bâti, au visage d'ahuri « sympa », comme on les aime

semble-t-il aujourd'hui, passe sa main dans les rayons pour faire de l'ombre sur quelques coins de chair abandonnée, ce qui réveille Marie. Je découvre alors que cette actrice a les yeux aussi bien dessinés que les lèvres et qu'elle parle, comme tous les personnages du film, une langue choisie, civilisée.

J'aime bien ce parti-pris de raffinement. J'aime assez aussi le jeu de ces sentiments savamment mêlés — vieille complicité amoureuse, affection, ironie, tendresse grave — qui relie les trois êtres dans la même maison : Marie, la jeune fille (Kristine Scott Thomas), Marthe, sa grande sœur (Sylvie Orcier) et François (Jérôme Augé), qui ne sait ni où, ni à qui, porter son cœur de gros artichaut suisse. A vrai dire, j'aime surtout la maison, son jardin et ses fleurs, qu'un été trop chaud risque de faner avant l'heure.

Entre le stade de Hambourg que je viens de quitter, et la petite salle du « Ciné-Beaubourg » où l'air conditionné contribue à la fraîcheur intime du spectacle, il y a vraiment différence de nature.

Il s'agit pourtant de la même jeunesse d'aujourd'hui, avec d'un côté la folle brutalité des enjeux, dont on s'exagère à plaisir l'importance, pour mieux dissimuler, d'un autre côté, la nostalgie d'un monde, où les vieilles règles du jeu avaient force de loi.

Je ne suis pas fou de « **La Méridienne** », mais j'avoue avoir été touché par le personnage du jeune « privé » giralducien, qui tient des propos sages et qui sait se donner le ridicule de l'émotion.

C'est lui qui, au dénouement, gagne le cœur de la ravissante Marie.

Ce sont les Hollandais qui, à la fin du match, ont marqué le but. **C.-J. P.**

Ironie et vieille complicité amoureuse unissent les personnages de « La Méridienne ».

